

Christophe DEJOURS

*Pour une clinique
de la médiation entre
psychanalyse et politique :
la psychodynamique du travail*

P psychanalyse et politique ! Sujet dont l'importance confine à l'urgence dans le contexte actuel où aussi bien l'espace public démocratique que la psychanalyse subissent les effets d'un reflux.*

Le libéralisme radical qui triomphe aujourd'hui tend à écarter la dimension subjective des conduites humaines portée par la psychanalyse, au profit de la référence à l'homo-economicus. Ce dernier correspond à un modèle de l'homme, dont les conduites relèveraient en dernier ressort de la rationalité du calcul économique et des intérêts stratégiques, c'est-à-dire de la rationalité instrumentale. Les conséquences des formes actuelles de la rationalisation du monde vécu (au sens qu'a ce concept chez Max Weber), sont sensibles dans les sociétés occidentales, où le politique au sens strict se réduit comme une peau de chagrin à chaque nouvelle victoire de l'économisme. Résultat de cet effacement de l'espace public, l'augmentation des richesses se traduit par l'apparition de la pauvreté et de nouvelles formes de souffrance qui minent nos sociétés et ruinent ce qu'elles avaient conquis dans le domaine de l'équité entre les citoyens.

Si cette évolution se poursuit, la psychanalyse, soumise au seul tribunal de la rationalité instrumentale et au seul critère de l'efficacité dans le monde objectif, ne résistera pas à la comparaison avec les techniques médico-sanitaires conventionnelles.

Puisque la question du politique est soulevée, quelles peuvent être les raisons de défendre la place de la psychanalyse dans la cité, qui ne soient pas réductibles aux seuls intérêts stratégiques des psychanalystes défendant leur part de marché ? Je ne pourrai pas débattre ici des réponses à cette question que d'autres envisageront dans le présent numéro, car je voudrais essentiellement, pour l'heure, traiter d'une seule dimension, à mes yeux basale sinon générique, des rapports entre psychanalyse et politique que l'on peut saisir par »l'analyse psychodynamique du travail ordinaire « en général, et du travail psychanalytique en particulier.

En guise d'introduction, je ne donnerai donc, que de façon assertive, quelques propositions issues des recherches interdisciplinaires menées depuis une dizaine d'années entre psychanalyse, psychodynamique du travail et sociologie de l'éthique. Que le lecteur veuille bien excuser le style lapidaire de cette introduction et les trop nombreuses références à mes propres travaux. Ceci est le résultat d'un exercice difficile qui consiste seulement à récapituler les chaînons intermédiaires d'une analyse des éléments épistémologiques et théoriques nécessaires pour rendre plausible la thèse qui pose le travail comme médiateur du rapport entre psychanalyse et politique.



1° Par rapport à l'espace public et à la discussion des choix de société dans le contexte actuel, la psychanalyse a pour responsabilité de soutenir les questions relatives au *sujet* (au sens psychanalytique du terme) face aux dangers d'une analyse réduisant l'agent à un homo-economicus. Pour ce faire, il lui faut montrer dans une rhétorique convaincante, que la subjectivité ne peut pas légitimement être rejetée du côté de l'irrationalité ou de l'obscurantisme. La subjectivité, c'est vrai, ne peut pas être analysée à l'aune de la seule rationalité cognitive-instrumentale.

2° Pour pouvoir dégager l'intelligibilité des conduites subjectives, il faut accepter de procéder à la critique de cette « rationalité restreinte ». Dans cette perspective, la critique menée par Habermas me paraît d'une grande portée¹, qui d'ailleurs, accorde une place originale à la psychanalyse dans le paysage épistémologique², celle d'une « *science critique* », à situer à côté des sciences empirico-analytiques et des sciences historico-herméneutiques.

3° Même si l'ouverture philosophique et politique ainsi pratiquée par Habermas est capitale pour la psychanalyse, elle ne permet pas de traiter toutes les questions de la subjectivité. Il me semble nécessaire dans ce dessein d'introduire un concept supplémentaire de « *rationalité subjective* », ou mieux encore de « *rationalité pathique* », dont les liens avec la « rationalité par rapport à la présentation de soi » ou « *rationalité expressive* » défendue par Habermas n'ont toutefois pas encore été élucidés³.

4° Si nous admettons que les conduites subjectives sont organisées selon une rationalité spécifique, il faut alors envisager les voies par lesquelles cette rationalité subjective peut se faire entendre dans l'espace social et l'espace politique. Ce serait en effet une erreur catastrophique pour notre discussion, si l'on accordait une quelconque valeur au jugement intuitif selon lequel la rationalité subjective s'exercerait, en droit, sur la seule sphère privée. Bien au contraire, la subjectivité est présente dans toutes les activités humaines, y compris techniques, sociales et politiques. De mon point de vue la subjectivité s'inscrit dans le social, l'éthique et le politique, principalement par la voie du *travail*. Le travail en effet, est le médiateur privilégié et irremplaçable entre inconscient et champ social⁴.

Deuxième réserve par rapport à la théorie de Habermas donc, car ce dernier a choisi d'abandonner le travail comme opérateur d'intelligibilité et de la société⁵. Position contre laquelle plaide toute la clinique et la théorie en psychodynamique du travail⁶.

5° Le travail en effet est donné aujourd'hui pour un problème résolu et révolu par la plupart des scientifiques et des politiciens⁷, ce qui me semble une erreur d'analyse assez préoccupante⁸.

De cette tendance il n'y a pourtant pas lieu de s'étonner. Le travail est, depuis l'Antiquité, sauf dans certaines périodes rares et courtes de l'histoire, occulté des analyses, au point d'avoir presque le statut d'un impensé de la science⁹.

6° Selon certains auteurs toutefois, le rapport au travail est précisément le médiateur fondamental de la réappropriation et de l'émancipation. Il n'est qu'à considérer la place du travail dans la lutte des femmes contre les rapports sociaux de domination, pour s'en convaincre. Dans cette perspective, la notion de « *citoyenneté sociale* » développée récemment par la Ligue française des droits de l'homme, sous l'impulsion de Madeleine Rebérioux, est fondamentale, qui assigne au rapport au travail le statut de condition *sine qua non* d'accès à la citoyenneté¹⁰.

7° Le travail, donc, est le médiateur privilégié entre inconscient et subjectivité d'une part, champ social et politique d'autre part. Cette médiation, lorsqu'elle fonctionne, prend la forme spécifique de la *sublimation*. Mais toutes les situations de travail ne sont pas favorables à la sublimation, à ce point même que certaines d'entre elles peuvent être qualifiées d'« anti-sublimatoires » (cf. *infra*) et jouent contre la construction de l'identité.

Toute la clinique du rapport au travail, construite depuis une vingtaine d'années par la psychodynamique et la psychopathologie du travail, plaide en faveur du rôle essentiel joué par le travail dans la construction de l'identité, au point que l'identité apparaisse en fin de compte, comme la résultante d'un double processus de subversion des déterminations biologiques et sociales par le truchement de l'étyage pulsionnel d'une part, du travail d'autre part¹¹. Encore convient-il d'examiner, après coup, les relations entre ces deux processus qui ne sont pas indépendants l'un de l'autre, le développement sexuel étant pour une part non négligeable, tributaire du succès de la sublimation et de l'accomplissement de soi dans le champ des rapports sociaux¹².

8° Or la sublimation n'est possible que lorsque sont réunies des conditions sociales et éthiques extrêmement précises, qui toutefois ne sont indiquées que par prétériton, par Freud autant que par ses successeurs. C'est précisément un des objectifs de la psychodynamique du travail que

d'élucider ces conditions et d'envisager en retour les conséquences de cette clinique sur la *théorie psychanalytique* elle-même et sur la *théorie du sujet*.

9° L'approfondissement de la clinique du rapport subjectif au travail permet de soulever des questions adressées cette fois non plus à la théorie psychanalytique, mais à la *théorie sociale*. La souffrance, face aux contraintes de travail, conduit en effet à faire apparaître des dimensions jusque-là inconnues du réel du travail et des formes spécifiques de la contribution humaine à l'efficacité de l'organisation du travail et de l'économie. De ces investigations, il ressort que le travail ne peut pas être analysé seulement au singulier, mais qu'il convoque toute une série de processus intersubjectifs constitutifs du collectif. De sorte que le travail ne peut pas être rapporté à la seule rationalité technique. Sa dimension humaine singulière et collective fait éclater le cadre traditionnel de l'analyse qui, depuis Aristote, le réduisait à l'ordre de la *technè* et de la *poïésis*. Pour une part, le travail relève en propre de la *phronésis* (sagesse pratique)¹³, et de la *praxis* (raison pratique)¹⁴.

10° Si, comme j'en défends la thèse, la construction de l'identité relève non seulement de la sexualité, mais aussi de la dynamique de la sublimation, à quelles conditions la psychanalyse peut-elle en tenir compte dans la théorie et la pratique de la cure ? Le psychanalyste doit-il cantonner son interprétation au domaine du sexuel dans le registre de l'*être*, ou bien doit-il aussi prendre en considération ce qui, dans le transfert, concerne la problématique de la reconnaissance dans le registre du *faire* ?

Il me semble qu'à cette question il est impossible de répondre si le psychanalyste ne sait pas d'abord analyser la problématique du faire et de la reconnaissance dans la pratique analytique elle-même, considérée cette fois comme métier, comme travail et comme sublimation.

11° C'est donc de cette question que je vais principalement discuter dans cet article, non sans avoir au préalable donné une précision ; à savoir que la compréhension du travail du psychanalyste est totalement solidaire du travail ordinaire, jusques et y compris du travail ouvrier.

S'il peut reconnaître et perlaborer spécifiquement les jeux de sa propre subjectivité dans le travail analytique, le psychanalyste devrait être en

mesure de reconnaître les processus psychiques mobilisés par le rapport au travail chez ses patients. Du point de vue du rapport à la citoyenneté et au politique, cette dimension de la pratique analytique est porteuse d'un potentiel d'action qui ne profite plus uniquement à la dimension individualiste de la sphère privée, mais aussi à la contribution du sujet à la discussion éthique et au-delà à la gestion des affaires de la cité.



De la psychopathologie à la psychodynamique du travail

1° La psychopathologie du travail est une discipline relativement récente née dans l'après-guerre en France sous l'impulsion d'un groupe de psychiatres réunis autour de Louis Le Guillant. Une des contributions les plus remarquables de ce courant de recherche a été faite par Jean Bégoin dans sa thèse de médecine consacrée à l'analyse de la névrose des téléphonistes et des mécanographes¹⁵. Une dizaine d'années plus tard un autre psychanalyste a apporté aussi une contribution importante : il s'agit de Jean-Jacques Moscovitz dont la thèse était consacrée à la psychopathologie du travail chez les agents de conduite des chemins de fer français¹⁶. Le terme de psychopathologie est ici à prendre non pas dans le sens précis de pathologie, mais plutôt dans le sens de savoir constitué sur la souffrance (sur le pathique, pathos de souffrance, de plaisir, ou des deux), ou au sens qu'a ce terme dans le titre de l'ouvrage de Freud : *Psychopathologie de la vie quotidienne*¹⁷. La psychopathologie, *stricto sensu*, n'est pourtant pas exclue du champ de l'investigation de la psychopathologie du travail. Elle n'en constitue qu'une partie toutefois. L'essentiel de l'investigation porte sur la *normalité*. Normalité qui n'est pas conçue comme simple absence de maladie, mais comme le résultat toujours précaire, de stratégies défensives élaborées pour résister à ce qui, dans le travail, est déstabilisant, voire délétère pour le fonctionnement psychique et la santé mentale. De ce fait, c'est la normalité elle-même qui devient énigmatique.

Au centre de l'investigation sont la souffrance et la normalité, avec un concept fort de « *normalité souffrante* ». Du fait des ambiguïtés créées par le terme de psychopathologie dans la communauté scientifique, on a procédé récemment à un changement d'appellation de la discipline et l'on

parle aujourd'hui plutôt de « psychodynamique du travail », ou « d'analyse psychodynamique des situations de travail¹⁸. »

2° *Le travail comme objet d'investigation scientifique*

Pourquoi s'intéresser au travail ? D'abord parce qu'existe une forte demande sociale pour comprendre les relations entre souffrance psychique et travail. Ensuite parce que la clinique du travail fait surgir quantité de questions nouvelles, qui — je vais essayer de le monter — croisent la psychanalyse, tant au plan théorique qu'au plan pratique. Toutefois, pour traiter correctement de ce problème, il faudrait restituer ici l'ensemble des acquis de cette recherche, ce qui est impossible. Je ne pourrai évoquer qu'un ou deux problèmes, avec le risque inévitable de paraître schématique, voire simpliste.

La psychodynamique du travail est d'abord une *clinique*. Elle se déploie sur un terrain radicalement différent du cadre de la cure. Je ne saurais trop insister sur ce point préliminaire. Affirmer qu'il s'agit d'une clinique, implique que la source d'inspiration est dans le terrain, et que la théorie tout entière est bâtie à partir de ce terrain. Si j'insiste sur la différence radicale entre psychanalyse et psychodynamique du travail, c'est avant tout pour indiquer qu'il ne s'agit pas ici du tout de psychanalyse appliquée. Pourquoi alors évoquer dans une revue de psychanalyse les questions posées par cette discipline ? Pour deux raisons :

— la première, c'est que la psychodynamique du travail se développe sur la base d'une interrogation adressée au monde du travail, formulée à partir de la conception de l'homme produite par la psychanalyse. Il s'agit en quelque sorte d'envisager les conséquences de la théorie psychanalytique du sujet, lorsqu'on la propulse dans un monde qui ne veut rien savoir du sujet et construit des modèles de l'homme, comme les modèles cognitifs actuellement à la mode, non seulement incompatibles avec ce que nous savons, nous, du fonctionnement humain, mais qui n'hésitent pas à faire violence quotidiennement au sujet, avec à la clef, des conséquences psychologiques parfois tragiques.

— la deuxième raison, c'est que la psychodynamique du travail a peu à peu construit une théorie propre, étroitement articulée à la sociologie théorique et à la théorie sociale. Cette confrontation, en retour, conduit à

poser un certain nombre de questions sur le lien social ; et à problématiser les articulations et les conflits spécifiques qui surgissent de l'immersion inévitable du sujet singulier dans les rapports sociaux, c'est-à-dire dans ce qui constitue la condition humaine ordinaire. Il apparaît alors que le sujet est captif de déterminations sociales extrêmement puissantes, aussi puissantes que ses déterminations biologiques. Puisque l'allusion est faite ainsi à la psychosomatique, je rappellerai seulement que dans la conception que j'essaie de défendre dans ce domaine, le conflit insoluble constamment réactivé entre appartenance à l'ordre biologique et appartenance à l'ordre psychique n'est « maîtrisé », d'ailleurs imparfaitement, que par le jeu de l'*étayage* et de la construction du corps érogène par dérivation-subversion à partir du corps biologique.

De façon homologue, mais à l'autre pôle — celui du déterminisme social des conduites — la psychodynamique du travail, montre que, pour s'affranchir (d'ailleurs imparfaitement là encore), de la pesanteur des rapports sociaux, le sujet se sert de façon privilégiée du *travail*, comme médiateur et moyen de subversion. Par la manière dont il assume les difficultés que lui occasionne le travail, le sujet parvient parfois à subvertir l'ordre des rapports sociaux et à y introduire sa marque, sa trace, luttant de cette manière pour la reconnaissance de son identité dans le champ social. Le travail s'avère alors un médiateur privilégié et irremplaçable entre inconscient et champ social. Si le travail peut jouer vis-à-vis des contraintes sociales un rôle équivalent à l'*étayage* pulsionnel vis-à-vis des contraintes biologiques, la partie est pour chacun d'entre nous, extrêmement difficile. Et la clinique du travail montre que dans de nombreuses situations, le sujet échoue. Cet échec, il le paye de flétrissures, voire de véritables crises dans le registre de son identité.

La théorie psychodynamique du travail développe sur le fonctionnement humain, un certain nombre de concepts qui, inévitablement, font retour sur la théorie psychanalytique du sujet. Même si cette partie de la psychodynamique du travail n'occupe qu'une place bien modeste dans les recherches actuelles, c'est d'elle que je souhaite essentiellement traiter.

3° Souffrance et contrainte du travail répétitif

Dans les industries de série, le travail était organisé selon les principes du « scientific management ». Dans la construction automobile on en était à

la chaîne fordienne lorsque j'ai commencé mes enquêtes en 1973. Cette forme de production reste dominante de par le monde, dès lors qu'on ne considère pas seulement les pays les plus développés. Le travail répétitif sous contrainte de temps engendre la monotonie et l'ennui. Cette organisation du travail, monstrueuse du point de vue du sort fait aux sujets, n'occasionne pourtant qu'un faible nombre de maladies mentales. Paradoxe ! Pourquoi ? Il y a là quelque chose d'incompréhensible de prime abord. La psychodynamique du travail admettant ce constat procède alors à un retournement théorique : il s'agit désormais de comprendre comment les ouvriers résistent à la folie. En d'autres termes c'est la normalité qui devient énigmatique.

Les investigations cliniques menées sur le terrain montrent que les contraintes de cadence et surtout la répétitivité entrent frontalement en conflit avec le fonctionnement psychique spontané. Non seulement l'activité fantasmatique est inutile au travail, mais elle devient même une gêne dans l'exécution de la tâche. Elle distrait en effet l'ouvrier, fait baisser sa cadence, altère sa concentration, ce qui peut se solder par des erreurs de manœuvre, des accidents du travail, et des mutilations : doigts sectionnés dans les presses, plaies de toutes sortes occasionnées par les pièces de ferraille, etc. Situation paradoxale donc, où effectivement le fantasme s'avère réellement dangereux. Aussi pour tenir, face à la contrainte du travail répétitif, le travail, qui offre dans un premier temps une occasion d'évasion au travailleur, devient bientôt un ennemi de l'adaptation au travail. Les ouvriers ne parviennent à l'apaisement qu'après avoir réussi à chasser toute activité fantasmatique de leur conscience. Ils cherchent, en d'autres termes, à produire en eux une paralysie du fonctionnement psychique.

Mais comment font-ils ? Mes enquêtes m'ont permis de comprendre la stratégie mise en œuvre. Elle consiste en une auto-accélération. L'ouvrier confronté aux normes de productivité s'auto-accélère encore par rapport à elles, jusqu'à ce que tout son système perception-conscience soit saturé par la contrainte de cadence. L'investissement psychique est alors engagé dans un circuit court, entre système perception-conscience et motricité. De ce fait, le système préconscient est déserté, la paralysie psychique s'installe et le travailleur peut alors relâcher un peu la cadence, de manière à éviter

l'autre danger, celui de l'épuisement. L'état mental ainsi défensivement construit par l'ouvrier est très exactement celui de la pensée opératoire et de la dépression essentielle qui ont été décrites en psychosomatique¹⁹.

Il est important de noter ici que même les névrosés adoptent cette stratégie défensive, qui n'est autre que la répression pulsionnelle, signalée par Freud et invoquée de façon plus précise en psychosomatique²⁰.

Trois points doivent être soulignés :

a / Obtenir la répression pulsionnelle par l'auto-accélération est pénible et coûteux. Lorsqu'elle est atteinte et qu'il n'y a plus de conflit entre fonctionnement psychique et organisation du travail, l'ouvrier — les enquêtes le montrent — cherche à protéger et à stabiliser cette économie psychique. En dehors du travail ou de l'atelier, il s'impose encore des cadences artificielles, faisant toute chose et tout acte au pas de course. Il court dans les correspondances du métro, il fonce en voiture, elle gère la vie domestique au rythme frénétique de la vie à l'usine ... Il, ou elle, ne s'arrête que lorsque l'épuisement l'emporte, soit dans un sommeil sans rêve, soit dans un fauteuil devant la télévision, en choisissant le programme le plus inepte possible, parce qu'il protège la paralysie de la pensée et ne relance pas la pensée élaborative.

b / Les conséquences pathologiques, lorsqu'elles apparaissent dans ces conditions, sont placées d'abord sous le signe de l'*usure* précoce du corps, du vieillissement intellectuel rapide, et de l'écllosion de *maladies somatiques* et non de maladies mentales. Aussi la « *normalité* » de la majorité des ouvriers se déploie-t-elle sur la ruine du corps érogène et sur ses conséquences, l'augmentation de la morbidité somatique.

c / Il faut noter en outre que de retour chez lui l'ouvrier s'efforce donc de maintenir son fonctionnement opératoire. Lorsqu'il a des enfants, ces derniers s'ils sont petits, cherchent constamment à jouer. Mais être le partenaire de jeu d'un enfant suppose une souplesse de fonctionnement psychique peu compatible avec la situation mentale du parent. Il arrive alors que les jeux de l'enfant soient vécus comme une provocation qui va juste à l'encontre des efforts qu'il fait pour pouvoir résister à la souffrance occasionnée par le travail. Il est fréquent alors que l'enfant soit réprimé par le parent. De nombreux scénarios peuvent alors organiser cette tragédie

relationnelle. Souvent l'enfant captif de la souffrance des parents taylorisés, et de leurs stratégies défensives, est finalement gêné dans son propre développement psycho-affectif. En particulier tout le processus subtil de mise en place des aptitudes à la sublimation, risque d'être frappé de désordres importants, et il n'est pas rare que l'enfant se heurte à de désespérants échecs scolaires, dont l'origine en fin de compte, est dans l'organisation du travail à laquelle les parents sont confrontés et à ce que cette dernière implique dans l'ordre de l'économie défensive et au-delà dans l'ordre de l'économie familiale tout entière. Autre scénario, l'évitement de la rencontre avec l'enfant ou la violence contre lui. Ceci est attesté par de nombreuses études faites auprès des familles ouvrières dont les adultes sont soumis aux contraintes du travail aux pièces. Dernière formule, moins conflictuelle mais tout de même problématique, l'identification aux parents dans la communauté du déni, selon la dynamique décrite par Denise Braunschweig et Michel Fain²¹, est parfois utilisée par les enfants qui renoncent à toute activité mentalisée dans les domaines couverts par la répression pulsionnelle chez les parents, dans une sorte de mimétisme ou de reproduction transgénérationnelle qui a l'avantage d'éviter les conflits et les crises, et de protéger la paix familiale.

La normalité des ouvriers soumis à ce type de contraintes de travail s'obtient donc parfois au prix d'une pathologie qui ne surgit qu'à la deuxième génération.

D'autres considérations cliniques et psychodynamiques permettraient de comprendre comment la retraite, loin d'être une libération, confronte au contraire l'ouvrier à une oisiveté qu'il ne peut utiliser parce que son fonctionnement psychique est altéré. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que de nombreux ouvriers tombent malades aux alentours de la retraite, comme l'annonçaient précédemment les crises évolutives de certaines maladies à la veille des vacances, voire pendant les fins de semaine.

4° L'hyperactivité des cadres

Cette première configuration clinique soulève déjà de nombreuses questions. Est-elle seulement valable pour les ouvriers de la production de masse, ou pour les tâches taylorisées du secteur tertiaire ? Non, elle est également valable pour toutes les tâches monotones sans responsabilités

réelles de *conception*. Conception étant ici à entendre par opposition aux tâches dites d'*exécution*.

L'hyperactivité et les performances exigées des cadres dans certaines situations de travail, aboutissent aux mêmes résultats : un fonctionnement opératoire, une répression du fonctionnement psychique, construits en vue de résister aux contraintes de l'organisation du travail. Alors que la théorie psychosomatique soutient l'hypothèse que l'hyperactivité est le résultat d'une pauvreté initiale du fonctionnement mental, la psychodynamique du travail des cadres, retrouve parfois le contraire. C'est l'hyperactivité exigée d'eux dans le travail qui les pousse à adopter des stratégies les conduisant à devenir opératoires. Et on peut se demander si l'hyperactivité est le résultat d'un défaut de mentalisation, ou si dans certains cas ce ne serait pas l'inverse : l'hyperactivité apparaîtrait alors comme défense contre les fantasmes, selon un ordre diachronique ou ontologique inversé par rapport à la théorie, qui pose quelques problèmes à la conception psychosomatique.

Des enquêtes auprès de cadres d'entreprises multinationales d'origine américaine, m'ont permis de voir comment, au-delà du fonctionnement opératoire, l'épuisement qui gagne ces personnels, les conduit à user de psychoanaleptiques, notamment de cocaïne. Ainsi certaines toxicomanies très fréquentes aux États-Unis parmi les cadres, sont-elles favorisées par l'effacement progressif des défenses psychonévrotiques engendré par la stratégie défensive de la répression pulsionnelle. Pour tenir leur place et assumer leurs responsabilités, ils basculent dans la toxicomanie, ce qui n'aurait pas été le cas s'ils n'avaient préalablement été piégés par la lutte contre leur propre fonctionnement psychique et l'effroi éprouvé devant le vide qui surgit en eux lorsqu'ils ne peuvent plus suivre la cadence de travail de leurs collègues.

Ceci illustre une fois de plus, si cela était nécessaire, que la normalité n'implique pas toujours la félicité.

D'autre part, il est essentiel de repérer ici que les stratégies défensives déployées pour faire face au travail ne s'arrêtent pas à l'atelier ou au bureau. On ne change pas de fonctionnement psychique en franchissant les portes de l'usine ou du siège social. Les stratégies défensives non seulement ne

s'abandonnent pas aux vestiaires, mais elles peuvent coloniser l'espace privé et l'économie familiale et avoir en fin de compte des conséquences majeures sur le fonctionnement psychique des conjoints et des enfants. Ceci pose un problème sérieux dans la pratique analytique, notamment en psychosomatique, mais pas exclusivement. On peut prendre pour une résistance au travail psychothérapique ou psychanalytique, ou verser au compte de la réaction thérapeutique négative, le refus du patient de renoncer à la répression pulsionnelle pour laisser rejaillir la spontanéité et l'authenticité de sa production fantasmatique et onirique. L'analyste, non prévenu de la clinique du travail peut se méprendre sur les effets d'une telle reperméabilisation du fonctionnement psychique. Cette dernière peut en effet remettre en cause, immédiatement, la capacité du patient à survivre aux contraintes de travail. Dans ce cas la résistance ne s'alimente pas à l'inconscient, mais à la réalité : ce qui change sensiblement l'analyse et l'interprétation qu'il convient d'en faire.

Nous sommes donc ici au centre même de ce que Paul Ricœur développe sous le nom de « conflits des interprétations ». Le fonctionnement opératoire est-il le fait de l'histoire infantile du sujet ou de son inscription dans les rapports sociaux de travail ?

Tout dépend du *contexte* que l'on retient pour donner sens au vécu. Il ne saurait être question ici de basculer du dogmatisme psychanalytique dans le scepticisme facile de la tradition sociologique. Il faut trancher entre les deux. À la clef, bien entendu, il y a des conséquences techniques majeures sur le développement de la cure.

5° Les conflits entre dynamique du rapport au travail et dynamique des rapports amoureux

Je vais maintenant tenter d'approfondir le problème de la non-étanchéité entre espace de travail et espace public avec un autre cas. Il s'agit d'un patient dont j'ai fait l'investigation dans un service de réanimation et que j'ai suivi pendant quelque temps après. Il souffrait d'un état de mal asthmatique et les gaz du sang restaient désespérément péjoratifs, en dépit de tous les traitements conventionnels. C'est la raison pour laquelle j'ai été appelé à son chevet.

Le seul élément dans son histoire récente susceptible d'ouvrir des pistes d'interprétation sur sa décompensation, était l'arrivée quelques mois plus tôt de sa femme et de ses enfants auprès de lui, alors qu'il vivait seul, depuis de longues années, en France. Je cherchais donc à identifier les conflits qui pouvaient éventuellement s'organiser entre sa femme, ses enfants et lui. Mais je ne trouvais rien de bien probant. Au contraire, j'étais étonné par la richesse de ses investissements affectifs et érotiques. Je me suis alors intéressé à son travail. C'était un ouvrier du bâtiment. Or je connais bien le bâtiment pour y avoir fait de nombreuses enquêtes de psychodynamique du travail dans les années 70. Le bâtiment et les travaux publics constituent une activité extrêmement dangereuse. La confrontation des ouvriers aux risques d'accidents est un problème psychologique majeur²².

Comment font les ouvriers pour maîtriser leur peur ? Les enquêtes montrent qu'ils élaborent, *collectivement* cette fois, et non individuellement comme c'était le cas avec la souffrance occasionnée par le travail répétitif, ils élaborent collectivement, donc, des stratégies défensives très étonnantes que je ne peux pas détailler ici. En substance, ces stratégies consistent à inverser symboliquement le rapport au risque, en inventant des rituels collectifs de bizutage et des parcours du combattant qui tournent le risque d'accident en dérision, et promeuvent des conduites réactionnelles consistant à braver le danger : refus des consignes de sécurité, indiscipline ordinaire vis-à-vis de la prévention, épreuves collectives en forme de jeux olympiques d'adresse et de courage sur les poutrelles au-dessus du vide, le tout articulé par un système de normes et de valeurs qui mettent systématiquement en avant la force, le courage, l'invulnérabilité, et surtout la virilité.

Cette stratégie collective de défense est contraignante. Tout le monde doit y participer. Celui qui refuse est ridiculisé, traité de « pédé », de « nunuche » ou de « trouillard », il est brimé puis marginalisé, voire persécuté et impitoyablement exclu. C'est que son comportement remet en cause le déni du danger nécessaire aux membres du collectif pour pouvoir continuer d'affronter la réalité des conditions de travail du chantier.

La finalité de la stratégie collective de défense est d'opposer un déni au risque, et de retourner la situation subjective en son contraire. De victimes potentielles passivement exposées au risque, les ouvriers deviennent ainsi

les provocateurs d'un défi intentionnel, lancé au danger. Il s'agit donc d'un déni de réalité. Il pourrait logiquement déboucher sur le délire. Il n'en est rien, *parce que ce déni est assumé collectivement et non individuellement.*

Parallèlement à toutes ces conduites héroïques et à ces valeurs de la virilité mises en avant, il y a bien entendu un interdit absolu de parler de la peur, des accidents, de la maladie, de la douleur, de la mort. Or cette stratégie met systématiquement les ouvriers en porte-à-faux avec l'économie familiale. Pour pouvoir maintenir cette idéologie défensive en bon état de fonctionnement, beaucoup d'ouvriers restent célibataires. Ils vivent entre hommes, même en dehors du travail. Lorsqu'ils ont une famille, ils ne s'y attardent pas. Ils restent au café entre hommes, et rentrent tard chez eux. La normalité n'est possible que si l'espace privé s'harmonise avec les stratégies défensives. Si le travailleur est marié, la normalité suppose que l'épouse apporte à l'homme sa coopération. En pratique, cela veut dire qu'elle doit gérer absolument seule non seulement matériellement, mais moralement, tout ce qui concerne les problèmes de santé, de souffrance, de maladie, des enfants. Si le père s'apitoie sur les problèmes de santé de ses enfants, ce qui suppose la mise en jeu de mécanismes d'identification et d'empathie, il ne peut plus retourner sur le chantier, car il ne peut plus soutenir son invulnérabilité, ni écarter son angoisse vis-à-vis de l'insécurité des conditions de travail et des risques de maladie ou d'accidents. Le patient auquel je faisais référence plus haut, avait correctement assumé son rapport au travail jusqu'à l'arrivée de sa famille en France. Mais avec les enfants en bas âge, il avait été ressaisi par l'amour paternel et faisait preuve d'une sollicitude franchement inhabituelle dans ce milieu professionnel, pour la santé de ses enfants. Gérer les problèmes médicaux lui revenait nécessairement, car seul il parlait français, et sa femme ne pouvait pas communiquer avec les instituteurs et les médecins.

Jusqu'à ce qu'il soit rejoint par sa famille, il avait vécu exclusivement dans un milieu d'hommes, habitant des baraquements, comme il en existe sur les chantiers. Déchiré entre ses responsabilités de père, quelque peu maternant, et ses responsabilités sur les chantiers, il n'avait pu venir à bout de la contradiction entre sa participation à la stratégie collective de défense et son amour des siens ; car on ne peut pas simultanément opposer un déni à la réalité de la souffrance et s'identifier à la souffrance d'autrui.

Malheureusement, en déstabilisant son rapport au collectif de travail, le risque immédiat était la perte de son emploi, avec des conséquences tragiques pour un immigré sans formation professionnelle autre. Il commence alors à avoir des crises d'asthme et finit par faire un état de mal. Lorsqu'il a été possible de parler avec lui des difficultés de son travail à l'abri du regard péjoratif de ses supérieurs ou de ses collègues, mais à la recherche du sens de cette crise, les variables biologiques ont commencé à s'améliorer au cours de l'entretien même. Le résultat de ces investigations, toujours avec le seul patient, conduit à envisager la possibilité d'un changement de poste de travail : passer conducteur de camions, ce qui ne présente pas du tout le même risque ni les mêmes exigences défensives de participation aux stratégies collectives de défense. Le patient a ainsi guéri de son état de mal²³.

Un autre cas très similaire a été publié par mon assistante A. Bensaïd, à propos d'une bouffée délirante, autre forme de décompensation chez un ouvrier du bâtiment et des travaux publics, hospitalisé cette fois dans un service de psychiatrie. Le contexte était le même et remettait en cause l'économie des rapports entre défense collective contre la peur et investissement affectif dans la sphère privée²⁴.

Sans référence à la psychodynamique du travail et sans écoute spécifique du rapport de ces patients avec les contraintes de l'organisation du travail, il me semble que nous n'aboutissons ni aux mêmes interprétations ni aux mêmes issues élaboratives et que nous risquons de laisser en marge de notre travail une partie importante de la problématique de l'identité et de ses crises. Il est en effet capital de souligner que dans les deux cas, le fait de pouvoir accompagner ces patients dans leur élaboration du rapport aux contraintes de travail, leur a permis à tous deux de construire des solutions alternatives grâce auxquelles l'un a échappé à la maladie asthmatique, l'autre à la décompensation psychotique, *sans médication psychotrope*.

Dans la mesure où le travail d'élaboration du patient dépend étroitement du travail interprétatif de l'analyste, la référence au travail et à ses enjeux dans l'économie psychique a peut-être une place spécifique dans le processus analytique lui-même.

6° Souffrance et plaisir dans le travail : une clinique de la sublimation

Si je poursuis maintenant plus avant, je serais conduit à envisager non seulement la question de la *souffrance* dans le travail, mais aussi celle du *plaisir* dans le travail. Toutes les situations ne sont pas comme celles des tâches répétitives et anti-sublimatoires, avec leurs conséquences pour les sujets et pour leurs proches. Il en est au contraire, qui sont hautement favorables au plaisir et sont, de ce fait, *via* les bénéfices conquis au registre de l'identité dans la sublimation, favorables aussi à la santé mentale et somatique des sujets.

Mais la clinique tirée de la psychodynamique du travail fait apparaître, là aussi, des données ignorées de la psychanalyse qui, pourtant, pourraient avoir des conséquences au plan théorique. La sublimation est un processus remarquable qui permet de transformer la souffrance en plaisir, selon des modalités et par le truchement de médiations qui l'opposent très directement au masochisme. La médiation nécessaire ici est le *travail*, à condition toutefois que les conditions de ce travail rendent le processus possible, ce qui est loin d'être toujours le cas. Et à cet égard il règne dans nos sociétés une inégalité flagrante et redoutable. Ce que nous apprend la psychodynamique du travail sur la sublimation, c'est qu'il existe des réquisits sociaux et éthiques forts complexes, mais élucidables.

La sublimation suppose un renoncement au but sexuel initial de la pulsion, donc une désexualisation de la pulsion et une substitution grâce à laquelle une activité socialement utile remplace la but premier de la pulsion. Que signifie « action socialement utile ou socialement valorisée » ainsi que cela figure dans la formulation même de Freud ?

Le caractère socialement utile ou socialement valorisé n'a rien de spontané ni de naturel. Il passe en fait par un *jugement* qui n'est jamais donné a priori et qui doit être reconquis à chaque fois, par chaque sujet, sublimant. Voilà où est le problème psychopathologique. En d'autres termes, il ne suffit pas d'envisager le changement de but de la pulsion, il faut aussi discuter le changement d'objet : à l'objet sexuel initial doit être substitué le regard de l'autre *dans le jeu des rapports sociaux de travail*.

Pour aller au plus vite, je dirai seulement que ce regard en forme de jugement, se décompose, cliniquement, en deux grands volets :

a / Le jugement d'utilité

C'est un jugement qui porte sur l'utilité sociale, économique ou technique du travail fait par le sujet, sur le terrain. Ce jugement, capital et incontournable, est avant tout formulé par les supérieurs hiérarchiques, et par l'encadrement, qui sont les mieux placés pour apprécier dans ce registre la qualité du travail effectué, éventuellement par les clients, c'est-à-dire selon des relations dans le sens vertical.

b / Le jugement dit de beauté

Le jugement de beauté se décompose lui-même en deux volets : le jugement en vertu duquel le travail est reconnu comme présentant toutes les qualités qu'implique le respect des règles de travail ou des règles de l'art. Qui peut juger si le travail d'un chercheur est conforme aux principes de la recherche ? Un autre chercheur bien sûr. Qui peut juger si le travail d'un psychanalyste est conforme aux règles de l'art ? Un autre psychanalyste bien sûr. Quant au jugement d'utilité évoqué précédemment, il ne relève pas pour les psychanalystes des seuls psychanalystes, mais aussi des cadres de systèmes de soin, des institutions de tutelle, de l'État, et bien sûr des « clients ».

En d'autres termes le jugement de beauté est formulé non par la hiérarchie ou le client, mais par les *pairs*. C'est un jugement beaucoup plus sévère, beaucoup plus exigeant. Ce jugement de beauté, socialement formulé, ne va donc pas de soi. Faire de la psychanalyse n'est pas bien, ni beau, ni bon, en soi. Il faut que chacun obtienne de ses pairs ce jugement. En d'autres termes la sublimation n'est jamais accomplie tant que le jugement n'a pas été obtenu par l'impétrant.

Ce que je dis ici de la psychanalyse est vrai aussi pour tous les autres métiers. Il en est pour le travail du chaudronnier, du maçon, de l'électricien, du tailleur de pierre, du chercheur, etc. comme pour le psychanalyste.

Lorsque ce jugement est proféré par les pairs, il donne en contrepartie de la *contribution* du sujet à l'œuvre commune une *rétribution* en terme d'identité. Avec ce premier jugement de beauté, le sujet est reconnu comme possédant toutes les qualités et savoir-faire de ceux qui forment le collectif de travail, l'équipe, ou, à défaut, la communauté d'appartenance. En d'autres termes, ce qu'il s'agit de reconnaître ici, c'est avant tout ce que le sujet a *de commun* avec les autres, ce par quoi il est *comme* les autres, c'est-à-dire ce par quoi il est un individu appartenant à cette classe de sujets.

Ce premier volet du jugement de beauté est nécessaire pour avoir accès au second volet : il s'agit cette fois, au-delà des qualités communes, de reconnaître ce qui fait essentiellement la *différence* par rapport aux autres. Cette fois, c'est l'*originalité* qui est reconnue, mais à condition que soient d'abord respectées les règles communes. Ce jugement est, à proprement parler, celui par lequel est reconnue l'*identité*, c'est-à-dire ce par quoi ce sujet n'est à nul autre pareil.

Il est capital ici de souligner deux points :

— le jugement de beauté s'énonce sous les formes de l'élégance ou de la beauté : « c'est une démonstration élégante, c'est une expérience élégante, c'est un « beau » béton, c'est un « beau » tableau électrique, etc... Ce jugement est si précis qu'il permet parfois de reconnaître son auteur sur le vu de la seule qualité du travail rendu.

— le jugement, ce point est capital, porte sur le *travail et non sur le sujet*, sur le *faire* et non sur l'être. Le faire, en tant qu'il renvoie à l'avoir, c'est-à-dire à la possession du savoir-faire, du métier, des règles, etc. ouvre, mais en seconde intention seulement, sur la reconnaissance de l'être. Dans la sublimation, c'est du moins ce que suggère la clinique en psychodynamique du travail, la reconnaissance de l'identité passe par la médiation du travail. *Elle n'est jamais directe*. À chaque fois que cette étape intermédiaire est court-circuitée, c'est toute l'économie de la sublimation qui est ruinée. Si la reconnaissance porte directement sur l'être, alors les autres (les collègues) le vivent comme une injustice : « note de gueule », « cote d'amour », etc. et le sujet lui-même s'y perd, car si on le reconnaît pour lui et non pour son œuvre, alors on méconnaît et sa souffrance et son

mérite, ce qui risque de détruire toute l'économie du rapport souffrance-plaisir.

Cette courte incursion dans le domaine de la sublimation nous conduit surtout à fonder théoriquement la place et la fonction de l'autre dans l'accomplissement du processus lui-même. La sublimation apparaît ainsi comme :

- un processus intersubjectif où l'autre est non pas un partenaire érotique, mais un sujet-acteur *socialement situé* ;
- et où surtout, l'intersubjectivité se joue dans l'ordre collectif et non dans l'ordre individuel.

Or le fonctionnement d'un collectif de travail ou d'une communauté d'appartenance n'a rien, non plus, de naturel. Le collectif est une formation sociale très fragile. Les conditions de construction d'un collectif et de sa maintenance, font partie des objets de recherche de la psychodynamique du travail, mais il est impossible dans le cadre de cet article, d'en restituer la substance.

Ce que je voudrais souligner toutefois c'est que :

a / L'analyse du processus de sublimation ne s'arrête pas à l'élucidation de ses conditions génétiques et subjectives de possibilité. Certes, cette partie du processus qui étudie la déssexualisation de la pulsion, le changement de but et le changement d'objet, est capitale. Mais le processus de sublimation a aussi d'autres réquisits qui ne sont pas analysés par la psychanalyse : ce sont les conditions de validation sociale de la sublimation, sans lesquelles la sublimation ne peut pas aboutir et ne peut pas apporter ses gratifications. Ces conditions passent par l'existence d'un collectif ou d'une communauté d'appartenance dont l'action des membres est nécessaire à la reconnaissance et à la formation des jugements de beauté et d'utilité. La *reconnaissance* qui dans le champ social est l'homologue de l'identité dans l'économie libidinale, implique donc des conditions éthiques et sociales.

b / L'analyse de la sublimation à la lumière de la psychodynamique du travail suggère que le travail peut jouer *un rôle majeur dans la construction*

de l'identité, c'est-à-dire dans la construction de ce qui constitue l'ossature même de la santé mentale et somatique.

Deux conséquences :

1 — Le travail n'est pas forcément un malheur, il peut parfois être un opérateur de santé, à ce point que grâce au travail, certains sujets sont mieux établis dans leur identité que sans travail.

2 — Pour certains sujets, le rapport au travail peut même devenir la pièce maîtresse de l'identité et de la santé, cependant que la construction de leur identité dans la sphère érotique, et affective, est mise en échec.

Mais même lorsque ce n'est pas le cas, les investissements sociaux médiatisés par le travail occupent dans l'économie psychique une part que je crois capitale, voire aussi importante que les investissements érotiques dans la sphère privée.

Les conséquences pratiques et surtout théoriques de ces considérations cliniques tirées du travail sont inattendues. Elles supposent, à terme, de reconsidérer l'économie psychosomatique, en ne la rapportant pas seulement à l'histoire singulière, à la névrose infantile et à la diachronie, mais en la conjuguant à la synchronie de la réalité actuelle, de la situation de travail et des rapports sociaux de travail.

7° Problématique du travail dans le métier d'analyste

Tout ce que je viens de présenter très schématiquement ici sur les conditions sociales du plaisir et de la souffrance dans le travail a été découvert par la recherche clinique faite d'abord auprès des ouvriers et des travailleurs déqualifiés pour lesquels la sublimation est socialement rendue impossible par l'organisation du travail.

Pourtant tout cela est aussi valable pour nous analystes. Pour que la sublimation, dans le travail psychanalytique qui est le nôtre soit possible, il y a aussi des conditions *sociales* et *éthiques*. Nous avons tous besoin d'une validation et d'une reconnaissance sociale de notre travail. Qui peut nous donner cette reconnaissance ? Ce sont nos pairs. Quels sont les pairs dont nous voulons la reconnaissance : ceux qui forment un *collectif* ou une communauté d'appartenance, à laquelle nous voulons, à notre tour,

appartenir. Voilà pourquoi nous ne pouvons nous passer d'écoles ou de sociétés de psychanalyse. Hors de toute communauté, définitivement marginaux, non reconnus par les autres, nous ne savons plus si notre travail est utile, valable ou légitime. Nous perdons pied par rapport à ce « socialement utile » de la formule freudienne. À vouloir rester à l'écart, nous risquons une crise d'identité dans le champ des rapports sociaux de travail et de mettre en échec la dimension sublimatoire de notre pratique d'analyste. En d'autres termes, nous ne pouvons nous passer du *jugement* de nos pairs. C'est pourquoi nous avons tous besoin d'obtenir leur reconnaissance. Le seul moyen d'échapper à cette exigence de se soumettre au jugement des pairs, est d'être paranoïaque, c'est-à-dire de nous satisfaire de notre propre jugement sur nous-mêmes.

Enfin, qu'est-ce qu'un collectif d'analystes qui fonctionne comme tel ? Quelles sont les conditions pour qu'une communauté d'appartenance puisse jouer son rôle et proférer des jugements ? Ce sont exactement les conditions similaires à celles de tout collectif, à savoir : partager un ensemble de normes, de règles et de valeurs encadrant notre pratique professionnelle ; c'est-à-dire que nous soyons en mesure de construire et de stabiliser des règles de métier spécifiques et communes à tous les pairs. Ce sont les « règles du métier » d'analyste.

Ainsi, en fonction des règles choisies, se singularisent des écoles de psychanalyse différentes les unes des autres. Ceci implique de considérer non plus seulement la dimension subjective de la pratique de l'analyse, mais de la considérer cette fois comme un *travail*.

C'est seulement sur la base de ces règles, construites collectivement, que nous pouvons juger les autres et nous faire juger par eux. Or cette construction des règles (qui font référence pour juger), ne relève pas de la sphère affective ou sexuelle. Elle relève en propre d'une action éthique et sociale. Lorsque nous discutons de l'éthique de l'analyse, des règles de métier et de la transmission de ces règles, nous ne faisons plus seulement de l'analyse, et nous ne nous engageons pas seulement subjectivement ou affectivement. Nous assumons alors la responsabilité des conditions sociales et éthiques du métier d'analyste. C'est-à-dire les conditions de stabilisation et d'évolution du métier d'analyste dans la société civile. Nous ne pouvons absolument pas nous soustraire à cette obligation dans le

champ social. Cet engagement dans les rapports sociaux de travail, ce qu'on appelle communément la part institutionnelle de notre activité dans les écoles de psychanalyse, n'est pas une scorie ni une déviation par rapport à la pureté supposée de la pratique analytique. Elle n'est pas du temps perdu. Elle est au contraire la condition sociale et éthique sans laquelle notre pratique d'analyste ne peut acquérir le statut d'une sublimation. Lorsque nous nous livrons à ces activités institutionnelles, nous nous consacrons à gérer le pôle social du processus de sublimation de notre métier. De cette lutte institutionnelle dépendent donc, fondamentalement le sens de notre travail et au-delà notre propre santé mentale. Le plaisir que nous tirons de notre travail d'analyste, la conquête de notre identité d'analyste, relève du bouclage *social* des processus de sublimation. Pour nous analystes, comme pour les ouvriers et tous les autres travailleurs, le succès de la sublimation n'est donc pas déterminé que par des conditions subjectives individuelles. Le succès passe aussi, et nécessairement, par une lutte où nous devons d'abord affronter les rapports sociaux de travail dans la communauté psychanalytique et défendre ensuite la communauté analytique et les règles de métier qui l'organisent, face à ceux qui de l'intérieur comme de l'extérieur, s'efforcent de nous y faire déroger.

Sublimier, donc, ce n'est pas seulement mobiliser notre subjectivité, c'est aussi, que nous le voulions ou non, nous engager dans l'action pour la reconnaissance sociale de notre travail, par nos pairs et par la société.

Voici en quelques mots une des incidences, citée ici à titre seulement illustratif, de la clinique et de la théorie en psychodynamique du travail. La souffrance, le plaisir, la sublimation et l'identité impliquent la mobilisation de processus relevant de *l'action dans le champ social*. Ce que permet la psychodynamique du travail, c'est de *rapatrier* la dimension sociale des activités de travail, de la sublimation et des échecs de la sublimation, de rapatrier donc cette dimension sociale dans la clinique ordinaire de la psychanalyse, au lieu de la manier maladroitement et à notre corps défendant, tant avec nos collègues, qu'avec nos patients.

Cette activité institutionnelle en psychanalyse relève à part entière de l'activité déontique et implique donc la construction, à l'intérieur de l'École ou de l'Institution psychanalytique, d'un « espace de discussion » dont on peut montrer qu'il est structuré comme l'espace public où se

débatent les questions relatives à la gestion des affaires de la cité²⁵. On peut en outre montrer qu'entre cet espace de discussion interne et l'espace public au sens classique du terme, existent des interrelations essentielles, comme si l'exercice de la démocratie était soumis lui-même quotidiennement, à l'épreuve de sa réitération dans la discussion sur les règles de travail, au plus près des lieux de la pratique professionnelle. Ou, pour le dire en termes plus métaphoriques, le travail serait un lieu fondamental d'apprentissage, d'entraînement mais aussi de validation de la sagesse pratique nécessaire à l'exercice de la démocratie.

Il existe par ailleurs plusieurs autres médiations entre la clinique ouverte par la psychodynamique du travail et le politique. Les principaux chaînons intermédiaires ont été évoqués dans l'introduction, mais d'autres médiations existent, qui pour être argumentées, supposeraient de rendre compte plus largement qu'ici des résultats acquis durant la dernière décennie par la recherche en psychodynamique du travail.

Nous en resterons là, pour l'heure, l'objectif de cet article étant volontairement limité à quatre points :

- Montrer que la référence à la psychodynamique du travail permet de reprendre et d'enrichir la discussion sur la clinique et la théorie de la sublimation.
- Suggérer que l'élaboration par les psychanalystes eux-mêmes de leur rapport à la psychanalyse comme pratique professionnelle et comme métier, est une expérience utile sinon nécessaire pour pouvoir accompagner les patients dans leur propre perlaboration des difficultés qu'ils rencontrent dans la construction de leur identité dans le champ social.
- Introduire la discussion sur les rapports entre analyse psychodynamique du travail et activité déontique dans la praxis psychanalytique, discussion décisive, me semble-t-il, dans la période actuelle, pour pouvoir agir en faveur de l'avenir de la psychanalyse dans la cité, dont tout le monde s'accorde à considérer qu'il n'est pas assuré.
- Esquisser quelques pistes originales ouvertes par la référence au travail dans la réflexion sur les rapports entre psychanalyse et politique.



NOTES

- * Ce texte reprend pour une part un exposé présenté à la Société psychanalytique de Montréal, le 13 février 1992.
- 1. J. Habermas, *La technique et la science comme idéologie*, Payot, 1968, et *Théorie de l'agir communicationnel*, Paris, Fayard, 2 tomes, 1989.
- 2. J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, Gallimard, 1976. Voir aussi B.C. Flynn, « Reading Habermas Reading Freud », *Human Studies*, 8, 57, 1985, p. 76.
- 3. C. Dejours, « Analyse psychodynamique des situations de travail et sociologie du langage », In Boutet, J., (sous la direction de) à paraître en 1993, et « Pathologie de la communication, situations de travail et espace public, le cas du nucléaire », in Cottureau, A. et Ladrière, P., (sous la direction de), *Raisons Pratiques*, 3, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 1992, p. 177-201.
- 4. C. Dejours, « Le travail entre aliénation et identité », *Approches*, 3, 1983, p. 19-31.
- 5. C. Offe, « Le travail comme catégorie de la sociologie », *Les Temps modernes*, 466, 1985, p. 2059-2094.

6. C. Dejours, « Adolescence : le masculin entre sexualité et société », *Adolescence*, 6, 1988, p. 89-116, et , « Travail et santé mentale, de l'enquête à l'action », *Prévenir*, n° 19, 1989, p. 3-19.
7. M. Freyssenet, « L'invention du travail », Communication au Colloque interdisciplinaire « Travail, recherche et prospective » Lyon, Rapport PIRTEM-CNRS, 1992, p. 65-73.
8. C. Dejours, « Le concept de travail, le point de vue de la psychodynamique du travail », Communication au Colloque interdisciplinaire Travail, recherche et prospective, Lyon, Rapport PIRTEM-CNRS, 1992, p. 53-63.
9. F. Sigaut, « Folie, réel et technologie », *Techniques et culture*, 15, p. 167-179, 1990 ; et « Aperçus sur l'histoire de la technologie en tant que science humaine », Actes et communications, *INRA.*, 6, 1991, p. 67-79. Voir aussi Haudricourt, A. G., *La technologie science humaine*, Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987.
10. M. Reberieux, «La citoyenneté sociale», *Le Monde*, supplément Initiatives, mercredi, 21 Avril 1993, p. 29.
11. C. Dejours, « La théorie psychanalytique du sujet face au développement scientifique », *Bulletin de l'Institut de Psychopathologie Clinique*, Université Paris VII, 7, 1988, p. 67-84.
12. C. Dejours, « Adolescence : le masculin entre sexualité et société », *op. cit.*
13. P. Ladrière, « La sagesse pratique », *Raisons pratiques*, 1, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990, p.15-38.
14. C. Dejours, « Pathologie de la communication, situations de travail et espace public, le cas du nucléaire », *op. cit.*
15. J. Bégoïn, *La névrose des téléphonistes et des mécanographes*, Thèse, Faculté de médecine, Paris, 1957.
16. J. J. Moscovitz, « Approche psychiatrique des conditions de travail », *L'évolution psychiatrique*, 36, 1971, p. 183-221.
17. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1973.
18. C. Dejours, « De la psychopathologie à la psychodynamique du travail », Addendum à la 2^e édition de *Travail. Usure mentale*, Paris, Bayard Presse, 1993.
19. P. Marty, M. de M'Uzan, C. David, *L'investigation psychosomatique*, Paris, P. U. F., 1963.
20. C. Dejours, *Recherches psychanalytiques sur le corps. Répression et subversion en psychosomatique*, Payot, 1989. C. Parat , «À propos de la répression», *Revue française de psychosomatique*, 1, 1991, p. 93-113.
21. D. Braunschweig et M. Fain, *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, P. U. F., 1975.
22. C. Dejours, *Travail , Usure Mentale. Essai de Psychopathologie du Travail*, Paris, Éditions du Centurion, 1980. (Deuxième édition revue et augmentée, Paris, Bayard Presse, 1993). Voir aussi C. Dejours, ouvrage collectif (sous la direction de), *Plaisir et souffrance dans le travail*, publié avec le concours du CNRS et du Ministère de la recherche, Éditions de l'AOCIP Orsay, 2 tomes, 1988.
23. C. Dejours, « Introduction clinique à la psychopathologie du travail », Communication aux XXI^{es} Journées nationales de médecine du travail, *Archives des maladies professionnelles*, Paris, Masson, 52, 1990, p. 273-278.
24. A. Bensaïd, « Apport de la psychopathologie du travail à l'étude d'une bouffée délirante aiguë », Communication aux Journées nationales de médecine du travail, Rouen, 1990.
25. C. Dejours, « Pathologie de la communication, situations de travail et espace public, le cas du nucléaire », *op. cit.*